



HAL
open science

Le genre de l'émigrant(e) et ses transformations

Philippe Rygiel

► **To cite this version:**

Philippe Rygiel. Le genre de l'émigrant(e) et ses transformations. Philippe Rygiel; Natacha Lillo. Rapports sociaux de sexe et migration, 7, Publibook, pp.17-28, 2007, Actes de l'histoire de l'immigration, 2748334760. halshs-01186889

HAL Id: halshs-01186889

<https://shs.hal.science/halshs-01186889>

Submitted on 27 Aug 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Genre de l'émigrant(e) et ses transformations

Philippe Rygiel

« (...) les expressions de l'être masculin s'élèvent facilement pour nous à la sphère d'une objectivité et d'une validité supraspécifique et neutre (dont la coloration spécifiquement masculine, là où elle est remarquée, est subordonnée comme quelque chose d'individuel et de contingent). »

Georg Simmel, *Philosophie de la modernité*

Ce livre examine les rapports entre pratiques et identités de genres et processus migratoires. Il regroupe des études dont les auteurs partagent un même postulat : les formes des migrations internationales vers l'Occident – volume et composition des flux, chronologie des départs, itinéraires empruntés – doivent quelque chose aux pratiques et aux identités genrées des migrants et, en retour, la participation au processus migratoire affecte la répartition genrée des tâches et des espaces, les rapports de pouvoir et les identités de genre, et ce d'abord dans le cadre d'observation privilégié qu'est la famille. Si l'on veut adopter le vocabulaire des sciences sociales contemporaines, on dira qu'il s'agit de considérer le genre en tant que structure structurante dans le contexte de la migration, en définissant classiquement celui-ci comme un système de normes dynamique et socialement réglé qui oriente les conduites des acteurs et leur assigne des identités dont il leur est difficile de s'affranchir¹.

¹ Sur les différentes acceptions du terme de genre en histoire et en sciences sociales on pourra voir FASSIN E., « Le Genre aux États-Unis » et THÉBAUD F., « Genre et Histoire », in BARD C., BAUDELLOT C., MOSSUZ-LAVAU J., *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, Éditions de la Martinière, 2004, respectivement pp. 23-43 et 44-63.

1. Le genre de l'émigrant(e)

Quoique ses formulations récentes lui donnent parfois un air de nouveauté, le sujet est, dans le champ de l'histoire du genre et des femmes en migration, à la fois l'un des plus fréquentés et des plus anciennement constitués, tant dans le domaine de l'histoire – les questions posées ici s'inscrivant dans la continuité des analyses des démographes² et des praticiens de l'histoire sociale attentifs à l'économie familiale des populations prolétaires³ – que dans celui de la sociologie. Examinant à l'aube des années 1990 la littérature sociologique consacrée aux femmes en migration⁴, Silvia Pedraza écrivait que trois interrogations structuraient cette littérature : l'une concernait les rapports entre genre et décision de départ, une autre la distribution des femmes migrantes dans les structures productives et la dernière les transformations des rapports de genre au sein des populations migrantes, celles-ci pouvant être observées depuis le point d'arrivée, ce qui est le cas dans ce volume, ou, plus rarement, dans le cadre du village ou de la région de départ. Laura Reeder a pu ainsi montrer récemment que le départ des hommes conduisait, dans la Sicile de la seconde moitié du XIX^e siècle, à une redéfinition des rôles et des espaces du masculin et du féminin, l'homme étant de plus en plus exclusivement défini comme le représentant de la famille dans la sphère productive, la femme devenant sa représentante dans la sphère publique et la gestionnaire de la consommation familiale⁵.

Reprendre le sujet, à la lueur de travaux historiques renouvelés dont les auteurs évoquent des contextes variés, offre plusieurs avantages.

² HAREVEN T., *Family Time and Industrial Time : The Relationship between the Family and Work in a New England Industrial Community*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

³ TILLY L.A., SCOTT J.W., *Les femmes, le travail et la famille*, Paris, Payot et Rivages, 2002, première édition 1978.

⁴ PEDRAZA S., « Women and Migration. The social consequences of gender », *Annual Review of Sociology*, 17, 1991, pp. 303-325.

⁵ REEDER L., « Conflict across the Atlantic : Women, Family and Mass Male Migration in Sicily, 1880-1920 », *International Review of Social History*, 46/3, décembre 2001, pages 371-391.

D'une part nous pouvons, après d'autres⁶, mais dont les travaux sont souvent peu connus du public francophone, montrer en quoi la prise en compte des femmes et du genre a pu permettre de reprendre à nouveaux frais des questions classiques. Ainsi celle du départ des émigrés a-t-elle souvent été traitée en combinant d'une part les références aux facteurs structurels – différentiels de rémunérations, structures agraires, accessibilité et coûts des réseaux de transports – qui rendaient compte de la propension au départ caractérisant une région, et d'autre part l'évaluation des caractéristiques socioéconomiques des individus participant à la migration, ainsi que celle de leur position dans la société locale et l'organisation familiale. Il s'agissait alors de comprendre la sélectivité du processus migratoire, qui affecte souvent de manière très différenciée les divers groupes constituant la population ou la société observée. Les travaux de ce type lient généralement au fonctionnement d'une économie familiale, aux formes culturellement normées, tant le choix et la destination de la migration que l'identité des partants. Ceux-ci, souvent, sont définis implicitement comme les délégués d'une cellule familiale conçue comme une instance stratégique capable de définir des orientations à moyen terme et disposant, par sa place dans des configurations sociales plus larges, de ressources et de modes d'accès à l'information dont le volume et la nature contribuent à structurer les mouvements⁷.

Par défaut de sources parfois, qui auraient permis de reconstituer tant la configuration sociale à laquelle rapporter la décision (était-ce la famille ou le front de parenté, ou le réseau des alliés ?), que les interactions entre ses membres, cela a pu conduire à présenter les choix, de manière sans doute trop systématique, comme le produit de stratégies collectives cohérentes et unanimement acceptées. L'attention portée aux pratiques et aux conditions de genre permet d'enrichir ces schémas, sans nécessairement que cela conduise à abandonner les résultats précémmment accumulés ni la notion de stratégie familiale, qui conserve sa valeur heuristique si elle est comprise

⁶ Pour un exemple récent, voir SHARPE P. (Éd.), *Women, Gender, and Labour Migration – Historical and Global Perspectives*, Londres, Routledge, 2001 et, pour une présentation en français des enjeux de la prise en compte des femmes et du genre en migration, GREEN N.L., *Repenser les migrations*, Paris, Puf, 2002.

⁷ VECOLI R.J., SINKE S.Z. (Éds.), *A Century of European Migration 1830-1930*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1991, constitue une excellente introduction à ce type d'approches.

comme « un jeu d'hypothèses permettant de modéliser un ensemble de décisions combinées⁸ ».

En effet, intégrer les positions de genre à l'analyse permet de montrer d'abord que ressources et contraintes, en un environnement historique donné, sont très inégalement réparties selon le genre. Capacités d'action et opportunités sont de ce fait généralement différenciées et inégales, ce qui n'est pas sans effet tant sur la composition des flux que sur les destinations suivies. Les études réunies nous en fournissent plusieurs exemples. Ionela Vlase, observant les migrantes roumaines qui, depuis quelques années, se rendent en Italie, nous montre que partir seule fut longtemps difficile, voire impossible, les visas étant chers et les femmes ne pouvant que rarement accéder à des ressources monétaires propres dans le village étudié. Dans le cas des Basques de France se rendant aux États-Unis durant le XIXe et la première moitié du XXe siècle, qu'étudie Marie-Pierre Arrizabalaga, il semble que tant les conditions offertes aux femmes basques au lieu d'arrivée que l'existence, pour les jeunes femmes, d'alternatives locales ou régionales à la migration empêchent – ou retardent longtemps – la migration des sœurs et fiancées potentielles des hommes partis travailler les terres du Nevada, en dépit du vif désir qu'avaient ceux-ci d'être rejoints par des compagnes. Notons, pourtant que le fait d'être femme n'est pas en soi et en tout contexte un frein à la migration ainsi que le montrent les mouvements récents affectant l'union européenne. Christine Catarino et Mirjana Morokvasic constatent ainsi que les structures des marchés du travail contemporain de même que les politiques publiques des États européens ouvrent aux femmes des possibilités spécifiques :

« (...) phénomène frappant dans des sociétés habituées à la migration des hommes, il nous faut constater qu'être femme peut finalement constituer ou devenir un atout dans la migration. Être femme offre une opportunité de migrer lorsque par ailleurs existent des obstacles à la mobilité des hommes.⁹ »

De ce constat d'une position spécifique et genrée des hommes et des femmes découle celle de la possibilité de stratégies individuelles qui soient, pour partie, inspirées par les règles locales du genre. Cela fait des décisions ou des stratégies familiales les produits d'une négociation éventuellement conflictuelle. Étudiant les migrants britanniques venus s'implanter dans les

⁸ KOK J., « The Challenge of Strategy : a Comment », *International Review of Social History*, 47/3, december 2002, p. 465-485, citation page 475.

⁹ CATARINO C., MOROKVASIC M., « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 21/1, 2005, pp. 7-27.

pays blancs du Commonwealth après 1945, Anthony Hammerton fournit quelques exemples. La distribution des rôles au sein des familles ouvrières anglaises des années 1950 assure aux femmes un rôle-clé, tant dans la décision de migrer que dans le choix de la destination, et leur permet d'imposer à des partenaires réticents la perspective d'un départ. Il peut également arriver, Ionela Vlase le souligne, que la décision de migrer soit prise malgré le conjoint et contre l'avis du groupe familial. Elle rejoint ce faisant une historiographie récente prompte à souligner que la migration – ou son refus – particulièrement lorsque sont étudiés les mouvements des femmes, peut être le produit d'un conflit et manifester l'autonomie des agents féminins. Les femmes migrantes, après les hommes, accèdent ainsi au statut d'acteur¹⁰.

2. Migrations et émancipation féminine

Ainsi, la prise en compte de ce que l'économie familiale met aux prises des hommes et des femmes incite à ouvrir la boîte noire des stratégies familiales et à lire les décisions prises comme provenant de négociations contextualisées et éventuellement conflictuelles, entre des agents dont les positions sont pour partie structurées par le genre et l'âge.

Les pratiques et les codes de genre des populations migrantes ne pèsent pas sur leurs capacités d'action et leurs choix durant le seul processus du départ. Yvonne Rieker montre ici comment certaines des pratiques des familles italiennes installées en République fédérale d'Allemagne durant les Trente Glorieuses se comprennent en référence à la distribution des rôles et aux identités de genre qui prévalent dans les familles paysannes de l'Italie du Sud. La plupart des auteurs ayant traité ces thèmes se sont cependant plus intéressés aux transformations des pratiques et des identités de genre induites par la migration qu'à la reproduction en émigration de schémas anciens. En effet, cette histoire est souvent écrite comme le récit d'une émancipation. Quittant des cultures patriarcales et oppressives, les

¹⁰ Pour quelques exemples récents, ANDERSON O., « Emigration and Marriage Break-Up in Mid-Victorian England, *The Economic History Review, New Series*, 50/1, février 1997, pages 104-109 ; GUALTIERI S., « Gendering the Chain Migration Thesis : Women and Syrian Transatlantic Migration, 1878-1924 », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 24/1, 2004, pages 67-78 ; REEDER L., *Widows in White : Migration and the Transformation of Rural Italian Women, Sicily, 1880-1920*, Toronto, University of Toronto Press, 2003.

migrantes rejoignant l'Occident, ou autrefois le cœur dynamique du monde industriel, doivent y trouver à la fois l'autonomie et la dignité par la grâce de l'accès au travail salarié et par celle de la protection d'institutions bienveillantes, ainsi que la possibilité, par l'association avec d'autres, de définir des identités de genre moins aliénantes¹¹.

Il est facile de noter que la polysémie du terme « émancipation » subsume des dimensions des rapports de genre susceptibles d'être diversement affectées par la migration¹² ou de dénoncer les postulats de tels discours, et cela a déjà été fait¹³, qui peuvent associer ethnocentrisme et posture de classe. L'émancipation est parfois jaugée à l'aune d'un modèle petit-bourgeois de respectabilité et tout rapprochement formel entre pratiques des populations migrantes et pratiques des classes moyennes occidentales est interprété comme l'indice d'une libération. La force de ce schéma ne vient cependant pas seulement de la contamination de la production scientifique par l'air du temps, mais aussi de la difficulté de proposer un macro-récit alternatif. Nous savons, en effet, que la migration transforme l'environnement matériel des rapports de genre, à la fois parce que les migrants sont confrontés à une nouvelle organisation des espaces sexués et parce que les conditions concrètes d'accomplissement des tâches féminines diffèrent généralement entre société de départ et société d'accueil. Yvonne Rieker et Michael Esch le montrent et s'interrogent sur les effets de ces changements. De plus, les configurations sociales au sein desquelles s'inscrivent les familles – souvent privées, par exemple, du soutien des générations précédentes – mais aussi plongées dans des univers institutionnels nouveaux, les conduisent à un difficile travail de reconstitution d'un réseau social, dont Pien Versteegh, mais aussi Nora Faires, montrent qu'il obéit à des normes de genre. Enfin, la logique des projets migratoires implique souvent pour sa réussite une accumulation rapide de numéraire et donc s'accompagne parfois de l'entrée sur le marché du travail salarié de tous les membres de la famille¹⁴. Ces divers facteurs contraignent familles et individus à adopter des conduites nouvelles, en un

¹¹ Sur cette évolution voir GREEN N.L., *Repenser...*, opus cité, pp. 115-116.

¹² PARRADO E.A., FLIPPEN C.A., MACQUISTON C., « Migration and Relationship Power among Mexican Women », *Demography*, 42/2, 2005, pp. 347-372.

¹³ LUIBHEID E., « Heteronormativity and Immigration Scholarship. A Call for Change », *GLQ, a journal of Lesbian and Gay Studies*, 10-2, 2004, pp. 227-235

¹⁴ Pour un exemple, OSO CASAS L., « La réussite paradoxale des bonnes espagnoles de Paris : stratégies de mobilité sociale et trajectoires biographiques », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 21/1, 2005, pp. 107-129.

processus souvent douloureux, aux effets parfois spectaculaires. La distribution des tâches, des espaces, des rôles, peut en être profondément affectée. Les Italiens du Sud, étudiés par Yvonne Rieker, se trouvent ainsi parfois contraints d'assumer une partie de la première éducation des enfants, ou d'aller faire les courses, pendant que leurs femmes travaillent à l'extérieur. Ajoutons, quoique cet aspect soit peu pris en compte dans ce volume, que migrants et migrantes sont également confrontées aux « politiques du genre » menées, tant par les employeurs locaux¹⁵ que par les États d'immigration¹⁶. Celles-ci déterminent des possibilités d'action et d'emploi genrées¹⁷ et distinctes de celles prévalant avant la migration et contribuent donc à définir les ajustements possibles.

Pourtant ces transformations ne sont pas toujours de même sens, à la fois parce qu'elles ne peuvent pas toujours être assimilées à une extension de la capacité d'action des femmes et parce que les intéressées peuvent leur conférer des significations diverses, qui n'en font pas toujours une libération. Les entretiens utilisés par Yvonne Rieker fournissent une moisson d'exemples et d'autres auteurs ont montré l'ambiguïté des mutations des rapports et des rôles de genre¹⁸ et, parfois, l'ambivalence des expériences vécues. Anthony Hammerton évoque ainsi dans ce volume l'« isolement et l'aliénation » qui furent le lot d'une jeune Anglaise installée en Afrique du Sud dans les années 1970, dont l'expérience n'est pas sans évoquer celles de nombreuses « war brides ». Il y a, à cette diversité des figures du genre en migration, deux raisons, qui toutes deux rendent indécidables les propositions relatives à l'effet émancipateur en soi de la

¹⁵ DOWNS L.L., *L'inégalité à la chaîne. La division sexuée du travail dans l'industrie métallurgique en France et en Angleterre*, Paris, Albin Michel, 2002.

¹⁶ Quoiqu'elle n'utilise pas le terme de genre, Janine Ponty montre, étudiant l'immigration polonaise en France que les négociations entre l'État polonais et la France aboutissent à définir des conditions d'entrée, d'accès au marché du travail et de protection sociale distincte pour les hommes et les femmes. PONTY J., *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005, première édition 1988.

¹⁷ Voir RYGIEL P., « Refoulements et renouvellement de cartes de « travailleur étranger dans le Cher durant les années 1930 », in RYGIEL P. (dir.), *Le bon grain et l'ivraie. La sélection des migrants en Occident, 1880-1939*, Paris, Aux Lieux d'Être, 2006, première édition 2004, pp. 191-216, et pp. 206-208.

¹⁸ On pourra lire, sur l'expérience des Juives de l'est dans le New York d'avant 1914, FONER N., *From Ellis Island to JFK. Two Great Waves of Immigration*, New-Haven/Londres, Yale University Press, 2000.

migration dans le vaste cadre géographique et temporel qui est le nôtre, soit celui de l'économie atlantique au cours des deux derniers siècles.

La première est que les rapports et les identités de genre sont pris dans des contextes sociaux qui contribuent à les définir, or les facteurs définissant ces contextes sont nombreux, et plus encore lorsque varie l'échelle et le cadre de l'observation. Étudiant les femmes polonaises présentes aux États-Unis et en Allemagne avant la Première Guerre mondiale, Pien Versteegh montre que la construction d'une identité polonaise genrée ne peut y prendre la même forme. L'absence d'une classe moyenne polonaise instruite en Allemagne, la méfiance des autorités envers toute expression autonome de la population polonaise, les formes de protection sociale des femmes, différentes dans les deux contextes, empêchent en ce pays l'essor d'organisations comparables à la Polish Women's Alliance of America, porteuse d'un projet émancipateur. À une tout autre échelle, Michael Esch, étudiant les populations d'Europe de l'Est présentes à Paris avant la Seconde Guerre mondiale, montre que l'installation dans des quartiers différents, parce qu'elle conduit à des modes d'habitat et de socialisation divers, contribue à définir pour les individus des possibles sociaux spécifiques, qui s'expriment par des modes de déviance toujours distincts selon les sexes, mais différents d'un quartier à l'autre. Partant de la diversité des migrants et non de celles des contextes, Yvonne Rieker note que les transformations observables des rôles et les discours tenus par les migrants et les migrantes peuvent significativement différer d'une famille à une autre, alors même qu'elle étudie une population qui semble singulièrement homogène. Contribuent en effet à les produire tant les conditions concrètes d'expériences singulières que les négociations au sein des couples et des familles, qui, engageant la totalité de l'expérience sociale des agents, sont susceptibles d'issues diverses et ne peuvent être comprises uniquement comme l'imposition/contestation d'une domination.

Cet auteur pose de ce fait implicitement une redoutable question : celle du statut et des conditions de validation des énoncés portant sur les transformations des pratiques de genre au sein des populations étudiées. La diversité de ces conduites et l'impossibilité parfois à les rapporter, lorsqu'est étudié un groupe immigré, à une autorité légitime susceptible d'instituer au sein du groupe des rapports sociaux de sexe et de veiller à leur respect, ne permet pas toujours de distinguer pratiques fréquentes et normes de genre et conduit à déplacer le regard des règles aux conduites. Si cependant les transformations des rapports sociaux de sexe au sein des groupes décrits ne peuvent être étudiés sans que ne soient décrites dans leur diversité les relations de genre, alors ne peuvent plus être avancées que des propositions

probabilistes visant à déterminer une issue modale et à rendre compte d'une dispersion donc, en particulier, de pratiques hétérodoxes non nécessairement inscrites dans le cadre de la famille nucléaire, ce que tente ici Michael Esch. Cela suppose un recours à la mesure que les sources à la disposition des historiens rendent en l'occurrence difficile, du moins, à notre connaissance, rarement tenté.

La seconde raison, ou le second point de vue, qui rend compte de la diversité des expériences, est que les migrants croisés dans ces pages sont rarement pris dans de purs rapports de sexe, pas plus que les normes et les identités de genre ne se manifestent et ne se forment dans le seul cadre des relations familiales¹⁹. Les femmes de l'élite grecque vivant dans le Paris du XIXe siècle, qu'évoque Despina Papadopoulou, déploient des pratiques de genre que nous devons, si nous voulons en comprendre les formes, rapporter tant à leur nationalité qu'à leur inscription sociale. L'activité sociale de ces grandes bourgeoises prend en effet souvent la forme d'un évergétisme mis au service de la jeune nation grecque, qui, s'il témoigne d'une certaine autonomie, ne remet pas en cause les rôles masculins et féminins, tout en suggérant que l'identité nationale prime ici sur l'identité de genre. Les charmantes et talentueuses Américaines de l'Alberta, présentes à Calgary durant la première moitié du XXe siècle, dont les activités sont étudiées par Nora Faires, ont avec ces Grecques parisiennes bien des traits en commun. Chargées des relations publiques de la colonie américaine et, plus épisodiquement, de tâches d'assistance, elles élaborent, au sein de l'association qui les regroupe, des systèmes de pratiques réglés et une identité qui sont incontestablement féminins, mais aussi bourgeois et américains et les solidarités induites par ces deux dernières appartenances semblent ici les plus puissantes. Il est possible que les formes de leur circulation, beaucoup d'entre elles sont ou se veulent des « oiseaux de passage », expliquent en partie que les États-Unis demeurent le référent premier de leur action. Migrants transnationales avant la lettre, elles nous rappellent, et Anthony Hammerton fait de même, que la migration peut être une circulation plus que le passage d'une sédentarité à une autre et que ses formes déterminent, elles aussi, les pratiques des migrants. Si, de plus, l'émigration les conduit à assumer un rôle nouveau, celui-ci ne remet en cause, ni la dissymétrie des fonctions, ni l'inégalité des rapports de genre dans lesquels elles sont prises. Une même conclusion pourrait d'ailleurs s'appliquer à la plupart des migrantes évoquées ici. Michael Esch comme

¹⁹ Pour un exemple récent, GUÉNIF-SOUILAMAS N., MACÉ E., *Les féministes et le garçon arabe*, Paris, L'Aube, 2004.

Pien Versteegh nous rappellent que la possibilité d'une existence autonome est chichement mesurée aussi bien aux femmes slaves vivant dans le Paris d'avant la Seconde Guerre mondiale qu'aux migrantes polonaises vivant aux États-Unis.

3. Questions en suspens

En somme, le rapport de genre subsiste après la migration comme forme sociale – permanence dont il reste à rendre compte – tout en recevant des contenus différents, dont la valence et les formes s'apprécient et se comprennent en contexte et en référence aux autres inscriptions sociales des agents. Nous pouvons identifier, considérant les structures socioéconomiques, les environnements institutionnels et culturels des zones d'arrivée et de départ, ainsi que les caractéristiques des migrants, certains des facteurs qui structurent cette diversité. Nous avons quelque difficulté tant à la cartographier qu'à en proposer une chronologie. Si nous posons que les sociétés occidentales ont les immigrations de leurs structures, alors les transformations de la demande de travail des pays d'immigration – proportionnellement plus consommateurs aujourd'hui de travailleuses immigrées qu'au XIX^e siècle et au début du XX^e –, les modifications des statuts féminins et des formes de protection sociale des pays d'arrivée ouvrant à plus de migrantes la perspective d'une migration autonome, l'évolution aussi des politiques migratoires, seraient quelques-uns des fils qui, croisés avec les structures des flux migratoires – dont nous savons depuis déjà longtemps que la composition par sexe varie dans le temps et l'espace²⁰ – et aux expériences genrées des migrants, permettraient d'avancer en cette direction, dont Anthony Hammetton montre ici, dans le cas britannique, la fécondité.

C'est là l'une des pistes de recherche ou l'une des questions, suggérées par les travaux présentés ici, qui ne valent pas seulement en eux-mêmes ou par les conclusions qu'ils permettent, mais aussi par les horizons qu'ils ouvrent et les lacunes qu'ils mettent au jour. Si, ainsi tous traitent de

²⁰ HOUSTON M.F., KRAMER R.G., BARRET J.M., « Female Predominance of Immigration to the United States since 1930. A First look », *International Migration Review*, XVIII, hiver 1984, pp. 908-963. Sur la prépondérance des femmes, et l'importance des migrations féminines autonomes, au sein de l'immigration irlandaise vers les États-Unis, voir DINER H., *Erin's Daughters in America : Irish Immigrant Women in the Nineteenth Century*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1984.

migrants internationaux, nous ne sommes pas toujours certains, ni de la spécificité de leur histoire, dont il serait facile de montrer qu'elle ressemble parfois à celles des ruraux qui rejoignirent un grand centre urbain sans avoir à franchir une frontière²¹, ni de ce qu'elle doit à la migration. Yvonne Rieker souligne en ces pages que l'Italie du Sud connaît – au moment même où Calabraises et Siciliennes expérimentent de nouveaux rapports de genre en R.F.A. – des mutations sociales qui affectent rôles et normes de genre. Il est, de ce fait, possible que certaines des jeunes femmes demeurées en Italie aient été confrontées à des processus assez similaires à ceux rencontrés par les Italiennes d'Allemagne.

Par ailleurs l'analyse des liens entre rapports de genre et migration n'est pas dans ce livre – et cela reflète un état de la recherche – toujours distincte d'une exploration de l'expérience des femmes migrantes. Le fait que l'expérience des hommes migrants soit, elle aussi, une expérience de genre demeure peu pris en compte, alors que nous percevons, lisant Yvonne Rieker, Anthony Hammerton ou Michael Esch, qu'il serait à la fois possible et utile de l'entreprendre. Il est probable que cette histoire aura parmi ses motifs la conscience malheureuse de migrants confrontés à une impossible reproduction de leur Être-masculin. Anthony Hammerton nous montre cependant qu'elle a pu être aussi, pour certains des ouvriers anglais installés en Australie, l'occasion de forger une masculinité nouvelle passant par un rapport à la paternité et à leurs compagnes qui rompait, et volontairement, avec les pratiques de leurs pères.

Enfin, nous ne pouvons qu'être frappés par l'homogénéité des dispositifs d'enquête adoptés par les historiens réunis ici. L'histoire orale, l'usage des sources d'état civil ou des recensements, les archives des associations migrantes ou ethniques fournissent l'essentiel de leurs données. Ces sources sont riches, leur usage réglé parce que les historiens les utilisent depuis longtemps, et il n'en est pas beaucoup d'autres qui pourraient leur être préférées. Traiter des femmes ou du genre en migration n'est pas chose archivistiquement aisée, car les pauvres, les femmes et les oiseaux de passage laissent souvent peu de traces. Il nous semble cependant que l'exploration des archives des appareils de contrôle des migrants – Michael Esch le tente ici par le biais des archives policières et judiciaires – celles des services sociaux ou des services sanitaires et hospitaliers offriraient d'utiles compléments. Il est ainsi très frappant, pour ne prendre qu'un exemple, que la discussion, si fréquente, des avantages et des inconvénients de la

²¹ MOCH L.P., « Provinciaux et provinciales à Paris sous la IIIe République. Vers une analyse du genre », *Travail, Genre, Société*, à paraître.

migration pour les femmes ne mobilise jamais les archives des institutions sanitaires, alors que les textes des observateurs sociaux du début du XXe siècle, régulièrement reproduits et cités, font si souvent référence à la fréquence des cas de tuberculose ou de neurasthénie. L'inscription dans les corps, que nous savons pourtant sexuellement différenciée²², de la condition immigrée est de ce fait rarement étudiée.

Tous les auteurs de cet ouvrage enfin font des migrants et des migrantes les principaux acteurs des transformations des normes et des identités de genre en migration, souvent implicitement comprises comme le fruit de réponses adaptatives à un changement d'environnement et aux contraintes et opportunités qu'il implique. De ce fait migrants et migrantes apparaissent comme les auteurs genrés, quoique confrontés parfois à de fortes contraintes, de leurs propres pratiques. Cette perspective n'est pas la seule possible, puisque nous pouvons aussi – renversant l'ordre des facteurs – les étudier en tant qu'ils sont les produits genrés de systèmes de pouvoir – étatiques ou privés – qui les saisissent. Il reviendra aux auteurs des volumes qui évoqueront les effets genrés de l'action des États intéressés à la migration, le travail des migrants et migrantes, les représentations du genre des migrants produites par les sociétés d'immigration, de montrer la fécondité de tels regards et les conditions de leur articulation avec les perspectives développées ici.

²² Voir FIBBI R., BOLZMAN C., VIAL M., « Indiennes et Espagnoles en Suisse à l'approche de la retraite », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 15/2, 1999, pp. 69-93, ici pp. 76-81.